

Franc Ducros

surgies syllabes arrachées

DU NOIR CELA

mais longtemps dans les plis
obscur

- comme
sur des colonnes vaporeuses d'ombre
les nuages brillent dressés,

et la terre
invisible est poussière profonde –

en
sphères éclatant se dresse
la parole

nue

du noir cela

à l'air
qui porte les montagnes

soudain se mêle : la lumière

dresse et foudroie

comme
déchirent la chair ventre
de l'air ou chevelure
en flamme que le bleu

évanouira,
futurs les mots

sur
les lèvres, syllabe
par
syllabe de toujours

prononçant

la parole qui fut, vers
le vide lancée :
 le bleu y reste bleu
les flaques de lumière, l'eau
haute et blanche comme
la colonne de pierre :
 dans
la respiration du jour

sinueuse s'abîme

comme
du noir cela

évanouit la parole, se
déchirant le bleu

comble

mots

dans la main comme du cuir, comme l'odeur
de cheval dans le cuir d'une selle : ils
fuient et n'oublient pas. mais sur, rapide
ou lent, n'importe leur retour le mot, l'odeur
se changent. comme

moi comme un mot

LES YEUX, LA TERRE

comme les yeux s'enfoncent dans la terre froide

que dresse la parole
l'air

d'où
venue l'herbe s'irise d'air

les yeux
de terre

d'où venus, noirs, par les lointains comme racines
à travers de la terre qui cherchent l'air : la terre
enveloppée de nuit respire

dans la terre des mots.
que vide
et voix ”

- écouter respirer
“ il ne reste

la terre dans la terre
s'ouvre. et cela qu'elle
ensevelit d'elle
monte.

écrasée dans le
vent irrespirable
retourne la future
parole à la chair

à la terre

l'écorce
ouverte respirant : les yeux
la terre dans
le sang se mêlent, s'excluent.
les fleurs jaunes vivent
sur la pierre noire : que
s'élançant plonge devenue
l'air la branche dans l'air



tra-
versés par l'air des pays traversés les yeux
racines d'amandier. dans

l'air les fleurs
tremblent d'air
tachées

vagues de terre bleue ou nuages compacts qu'a
engendrés l'eau noire, ne vient qu'un bruit
qu'à grand'peine l'écoute appliquée à la terre
fait entendre parfois dans la chair qui respire,
dans la motte qui plie sous le pied qui s'y tord.

arc-en-ciel, homme ou sur les terres
cette buée d'herbe et d'air : faces
du monde . cela
a lieu . que
j'y sois cela
travail de terre a lieu . même
oublié . même
moi mort

le rocher sombre
au centre : la racine

plonge

et creuse : la lumière
creuse

vide et
foudroie



comme, enfoui le soleil
cette ombre fut éteinte

qui
furent noirs ces hauts
rochers dissous

il y a
levées dans le vent blanc
des figures d'air

pas à pas se compose, carrefours oubliés, ce
chemin : les yeux, la peau à la rencontre
de l'arbre qui déploie la terre en ciel.

comme

retourne à la terre
le pied, la terre
au vide, à

la lumière l'air

rarement accordés les bruits du monde
et de la chair. dans
le bruit d'océan s'ensommeille la chair

d'être
un instant au monde

prendre appui sur les lointains rouges

le pied sur le nuage, butent
les yeux sur les mottes, le vent
qui fait briller le vide

que s'ouvre la parole vers le noir de la lumière

homme et nuage, contemplés, tournoient
soir et matin, le bleu le gris
se mêlent vides.

quand
comme qui
tombe en rêve l'eau
monte verticale,

tout le bruit jusqu'
au silence. alors dressé le monde
reste
enfoui

S'OUVRANT

rouge

pour Su Tong Po

qui

a parlé dans le lointain, qui parle
à travers l'air ouvrant des lèvres
d'air, lèvres de l'air ouvrant
rouge le feu dans la neige

fleurs sur les lèvres
d'air

de
la terre monté
le fût traverse l'air, dans

le bleu dressant des mains qui tremblent

mains
de l'arbre dans l'air, de terre
froide

gouverneur
de villes et d'arbres
d'hommes, de fleurs

 attendant
qui ne viendra
pas

 feuille
solitaire qui glisse, il reste

cette cendre comme neige
d'où renaît rouge le feu

rouge la main
dresse dans l'air montagnes, feuilles,
le mur
accueille la main du cœur
les montagnes et feuilles rouges

les montagnes, les nuées : dans l'eau
que le vent disperse une flaque
est restée, la main

y dresse renversée l'unique
nuée de la montagne : la main

non
pas ce qui, par
qui dicté

exigerait

mais
arasée toute
illusion, parole comme

aujourd'hui
gonflant au ciel le nuage

et de la masse
de l'arbre dans
le plein de l'air l'unique

feuille

le rouge des lointains
dans la poitrine

comme, de la terre
montée se mélange
à l'air la chair
pourpre des fleurs

se
brise aux lèvres l'air qui tranche
la
parole s'ouvrant

le bruit de l'eau du fleuve dans
le bois de la barque. la tête
s'emplit de cette eau. dernière
gorgée d'air au fond de l'eau,
le fleuve se mélange à l'air :
vapeur de pommiers au flanc
rugueux de la montagne.

avoir dit au-delà du souffle

où l'eau blanche dans l'air
comme la chair des fruits
respire

fracture

comme à travers
l'air tord les branches
le travail obscur des racines

tu
resteras cette fracture
qui fait la terre soudain blanche

la nuit venue

l'air
plein, traversent
l'eau et la terre alternatives : nuage

vertical. mais qui
s'éloigne et se perdant
fera
de l'air ce point

bleu
dans le bleu engouffre

qui
ne distingue
plus, au fond

de l'air comme du cœur

Pierre à
Pierre relève
les pierres englouties

face à la paroi lisse

d'où
venus les pères
enfouis où l'air

éclaire

sourde la terre
creuse

quand rentrent dans
les pierres
les ailes

traversées

traversant quels
lointains, parvient
ici le cri

comblés
de nuit les yeux, à
la nuit

je puise. moi, nuit

d'où
issu, je
puise

où
répandue la nuit

s'engouffre dans
la nuit

du même
cri s'arrache,
de
la chair et de l'air

qui

dans la chair
n'aura, ni
dans l'air
eu refuge

je ne l'ai vue que dans le jour : celle

qui s'ouvre, face
irisée de la terre

quand le soc blanc de la lumière
tranche

l'arbre

contre l'éclat du ciel cet arbre qui se tord.
des têtes dans l'air noir oscillent.
toi, tu resteras à flairer
l'odeur qui ne monte plus du sol sec
mais répandue persistera
tout le long temps où nous aurons marché
pour en vain sortir de la sphère
infinie semble-t-il où nous voici enveloppés.

bois compact dressé contre l'air
qui imprègne le bois – l'air
vif, le bleu
enfui qui reste
dans les mains : tachée
de bleu la chair
comme
la nuit
le bois, l'air

le fil alternatif, doublement noir et blanc, tranche et lie les deux ciels inverses de la nuit. cette énorme levée de terre comme une coque de navire, un arbre au centre comme un œil. mais élevant la masse noire, divisant et diluant la dureté de l'air, les branches et les feuilles filtrent le bleu naissant de l'air.

l'or bleu du jour, la face noire
de la terre : flamme
compacte dans le bois
le cyprès noir
dans l'or du jour.
la pierre froide.

depuis le rien

la pierre froide

dans l'or du jour

ce point

où sourd, de terre toujours noire, même
verte la future tige – ce point, que
l'œil aura fixé jusqu'à l'aveuglement.

fleuve
apparu entre les branches
tremble comme
la chair meurtrie

dressée au coin
du pli rocheux comme une main
tenant ensemble l'eau
noire et l'air

dans la pierre noire, sans yeux, enfermé
l'air, et l'air qui écorche
poumons et gorge et dans la bouche
heurte l'air du dehors en sphère infinie
éployé l'air
multiple fuit

dépouillées de songe reviennent
longtemps enfouies les choses nécessaires.
l'histoire pour finir s'efface : l'air
enveloppe l'épure des rectangles de ce jardin
et le soulève par delà montagnes et mer, là
où la terre glisse et à travers son propre
effondrement s'élève

basculant dans le fleuve d'air les fleurs, la tête
convulsées

les yeux s'écrasent dans le bleu : ce point
noir a figé

l'épaisseur
bleue

ENTRE LE FEU ET LE SOLEIL

mais lourdement la mer

comme
vertical l'unique
jet

irise l'air l'écume
des branches haut
levée

âpres et rauques, là, sur le carreau, fleurs

de vapeur amoncelées. s'y

renversent le ciel, la mer.

en tournoiement renverse

l'air la voix

éteinte

vertical le mugissement
l'odeur d'ortie, odeur d'effroi

lourdes
vagues de terre

verticales

les yeux, la peau
enveloppés. l'écrasement

mais cassant
le pas la vertèbre
qu'entrave le bassin
calcaire des lointaines eaux, les

enroulait, tresses bleues, l'air :

par
l'infini
du noir précipités
s'écrasent sur la vitre. explosent. carrés jaunes

le nuage franchit la crête, l'air
blanc, sueur qui glace – comme
seuls
toujours se relançant, quand

obscurs devenus
parmi les cris tranchants, figure
air qui s'efface

en brume, roue compacte
et rendus à personne
se
formant disparaissent



dans le bleu

lancées, que le bleu traverse, mains

traversant le bleu
se fondent dans le bleu.

s'évanouissent, lumière.

noires
nuées du gouffre

pierres ensevelies

branches, montagnes
bleues
- qui
respirant les éparpille ?

feu en pierre
fermée

dans le vent

éclatée
pierre, la mer

du feu
issue l'aile pénètre
dans la pierre

alors
ombre effacée cela
qui s'établit dans la lumière

mais quand
la joie tranchée

dans les plis, là
tu gîtes. et le ciel
dans la terre

là

quand avait disparu
ton ombre dans les plis

de l'eau

comme dans l'eau se diluerait
le sang,
futur
l'éclair dans la lumière

ici

quand l'air
qui tremble affine
la terre rouge

cette ombre
entre le feu et le soleil

fait plus rouge
le feu :

dans
la lumière la lumière
éteint l'ombre et le feu

se
dressera la sol, mais
évanoui dans la lumière

- alors
visage répandu
le bleu

qui t'enveloppe te traverse



soleil
en marche
sous la terre, dans l'eau transparent :
où l'air enlaçait regard et lumière, elle
immobile, la
vibration

vide, l'âme où s'engouffre
le bleu

- d'elle
alors qui s'élève

entre
nous

tige d'air

se
déployant s'envole, fleuve
du vent et papillon
de flamme : rouge

parole submergée

de
la terre noire le jour
enfoui – fateur
de bouche aride

brûlant le

sel
de l'air, cette

eau aride
enveloppant

moi, l'île, l'air

à M.D.-V.

dans la vague rouge roulée
 enflammée

d'une robe l'odeur
des roses un matin

d'enfance traversée

L'OUBLI, L'ECLAT

Delphes

âpre l'odeur

persiste : tissent

les feuilles l'air qui se déplie . là

nous restons,

en branches,

en air. “ dans

le retour

vertigineux l'image meurt

instantanée ”

fragile la splendeur
de la chair, l'air
flamboie : j'entendrai
ce que tu diras. rouge

la pierre s'ouvre, l'eau
s'éclaire : dans la terre
s'est tue, écrasée
sous les pierres

la voix

ruisselante la chair, la
chevelure d'eau
enveloppée – de ciel

quand
tonne au ciel d'orage
le soir,

elle
éclair liquéfie
le violet

d'or

où
casse la pierre le bleu

ver-
tigineusement s'engouffre

l'âme à l'aile
de faux, et crie : le bleu

l'é-
vanouit

ce
frisson
ride l'eau, l'élève, ride

l'air : le pli
du bleu engouffre

et crie, vide

tumulte

Les yeux enfouis

comme s'ouvrent les yeux aux lointains

déserté le miroir
d'où se sont élancés
en sept jours devenus

ceux-là qui s'épanouissent – les yeux

dans les lointains
enfouis

éclate la colère, couleurs qui se déchirent
la terre envahira la jambe morte : devenir
jambe morte, terre que dresse
la merveille des fûts, haut dans l'air, le bois noir
vers la montagne ronde dans l'éclat de l'air
d'étincelles brûlantes, cascades
mais le chant
étrange, modulé
sur la mer : dans
la maison de bois
dormir : l'air se déchire dans la flamme

les couloirs, mais l'éclat

jusqu'
au centre où
se nouent éclatent
les entrailles brûlantes, odeur

suave
mais de noir
creusés, couloirs et
brusques rebondissent jusqu'

aux abîmes de la lumière

enfouis les yeux

noirs, mais l'éclat
rouge soudain

du feu jailli

de la chair dont la nuit éclate

en blancheur

l'air, l'océan
de l'air

 que balance
l'aile

immobile, tout le temps

que brûle
au fond des yeux le sang

du soleil

en peinture visage : sourire de l'air

de chair – d'abîme
rouge où le noir
creuse

 mais délice
de ce qui, là, exalte
et tue

quand le mur de l'air

s'ouvre

lancé
regard : l'œil

noir éclate au centre, mais l'odeur

suave cependant
que défaille

la pierre qu'emporte, blanche, l'air

brûlant

cet œil d'où
lentement s'élève la lumière

épanouit la plaie

dans le blanc
apparue quand tremble le regard

de derrière la terre
levée

le feu blanc
se tord et se fait arbre

blanc : qui

parla dans le feu
de l'arbre

blanc ?

taureaux

*pour les taureaux
de
Jean Azémard
aquarelles*

autour
de cette plaie
rouge, le noir

se dresse

lancé, noir, il s'étale, la
lance rouge
l'a
transpercé

•

mais le noir
qui sinue, que traverse
la rouge
plaie, dans

le blanc va
mourir

la bête
noire qui se tord
traversée, sa

pesanteur la dresse

•

jusqu'
au fond de la chair
s'enfonce cette plaie
et traverse la terre

de
la terre montées
la bête et
la plaie

•

jet
de sang
traverse la bête
et la terre

traversée la terre
éclate bleu
le
sang

la bête
noire
dans
l'air bleu

neige du 21 avril

neige du 21 avril

Truinas

lé-
gèreté du
froid . sanglot

de
neige

•

partir

visage de
terre

sans
yeux

dans
la terre
molle la neige

comme
se ferme un œil

•

mais les yeux dans la terre – la terre : un œil

•

de
terre lentement
monté

s'ouvre
l'œil de la neige

*paroles pour
plus tard, d'où
attendre, inaudibles*

*- ce qui
n'a pas bougé : tumulte
le vertige*

*silence
en fuite*



chaude la terre s'éteignant

que tu ne sais, ne sauras pas :
comme plaie se mélange

à l'air, surgies syllabes

arrachées

TABLE

DU NOIR CELA

mais longtemps dans les plis

LES YEUX, LA TERRE

comme les yeux s'enfoncent
tra/versés par l'air
comme, enfoui le soleil

S'OUVRANT

*rouge
fracture
l'arbre
ce point*

ENTRE LE FEU ET LE SOLEIL

mais lourdement la mer
dans le bleu
soleil/en marche

L'OUBLI, L'ÉCLAT

*Delphes
les yeux enfouis
taureaux
neige du 21 avril*

•

chaude la terre s'éteignant